

Alexandre NAJJAR
Avocat et écrivain

Être un écrivain francophone engagé

Je voudrais tout d'abord vous remercier pour le grand honneur que vous me faites de consacrer un colloque international à mon œuvre. Cette initiative me touche profondément et confirme à mes yeux le rayonnement exceptionnel de la Faculté des lettres et des langues de l'université Frères Mentouri - Constantine I dans l'espace francophone et la qualité de ses enseignants auxquels je tiens à rendre hommage. Je remercie également les éminents intervenants à ce colloque, ainsi que les participants, doctorants et étudiants que j'espère rencontrer bientôt en présentiel.

Le thème de mon intervention de ce matin est le suivant :
« Être un écrivain francophone engagé »

Ce sujet comporte trois éléments que je vais aborder séparément avant de les envisager dans leur ensemble :

- Être écrivain.
- Être francophone.
- Être engagé.

L'écriture pour moi a toujours été une raison de vivre, une philosophie de vie. Dès mon plus jeune âge, j'ai ressenti le besoin d'écrire, de coucher mes idées sur un papier et de raconter des histoires. J'ai éprouvé le plaisir de jongler avec

les mots, d'opter pour le vocable qui traduit le mieux une idée, de donner à mon inspiration les moyens de s'exprimer en toute liberté.

J'ai raconté dans un de mes livres comment, dès l'âge de 9 ans, j'ai écrit un petit roman policier que ma mère a dactylographié et que l'un de mes frères a illustré. Je me revois encore à cette époque-là, dans ma chambre où s'affichait un portrait de Victor Hugo, rêvant d'être publié pour de vrai par un grand éditeur. J'avais d'ailleurs contacté par téléphone un éditeur libanais qui, d'emblée, m'avait demandé mon âge. Embarrassé, j'avais immédiatement raccroché. Longtemps après, je l'avais revu au Salon du livre de Beyrouth et lui avais raconté ma démarche avortée par ma timidité et mon inexpérience. Il avait alors regretté de ne pas avoir donné suite à mon appel !

Trois ans plus tard, j'ai créé une revue entièrement écrite à la main baptisée *Le Petit Baigneur*. C'est peut-être le seul périodique de l'histoire à avoir été loué et non vendu, puisque l'unique exemplaire était distribué en contrepartie d'un loyer symbolique payé par les amis et les parents pour une journée de lecture. Avec l'argent ainsi récolté, j'achetais le lot revenant au lauréat du concours que ma revue proposait pour attirer des lecteurs. Cette passion pour le journalisme, sans doute héritée d'un oncle journaliste, ne m'a jamais quitté puisque j'ai contribué à deux revues francophones *Public et Magazine*, et que j'ai relancé en 2006 *L'Orient littéraire*, le supplément littéraire de *L'Orient-Le Jour*, précédemment dirigé par Georges Schéhadé et Salah Stétié.

Du reste, dans plusieurs de mes romans, comme *Berlin 36*, *Le Roman de Beyrouth*, *Kadicha* ou *le Syndrome de Beyrouth*, le personnage principal est journaliste, et j'ai consacré une biographie à un journaliste libanais, Michel Zaccour, intitulée *l'Enfant Terrible*, et une autre à un journaliste anarchiste, Zo d'Axa, intitulée *Le Mousquetaire*.

Le journalisme, à mes yeux, c'est l'écriture mise au service de l'information, c'est l'actualité revisitée à travers le regard subjectif d'un observateur éclairé, c'est aussi le domaine où le témoignage cher à Albert Camus, que j'évoquerai plus loin, peut s'exercer de manière optimale.

L'écriture pour moi est aussi synonyme de liberté. À travers elle, on s'évade, on s'extirpe de la réalité morose pour la dépasser ou la transfigurer. Cette liberté se manifeste à trois niveaux :

- la liberté du choix de la langue.
- la liberté du choix du sujet.
- la liberté du choix du genre littéraire, en partant de l'idée que c'est le thème qui impose le moule et que l'écrivain est libre d'opter pour le genre qui s'adapte le mieux à l'expression de sa pensée ou au développement d'un sujet déterminé. La poésie, par exemple, est le moule idéal pour exprimer un sentiment amoureux et un seul poème d'amour peut procurer autant de sensations qu'un gros roman. Le théâtre offre aussi un espace privilégié pour aborder les problèmes sociaux avec humour ou de manière expressive.

L'écriture a aussi pour moi une dimension existentielle. Ayant côtoyé la mort durant quinze ans de guerre, j'ai

découvert la précarité des choses et la fragilité de la vie. Et j'ai compris que l'existence n'est pas une salle d'attente, et qu'il nous incombe, pour manifester notre présence éphémère sur Terre, marquer cette existence par l'art et la création. Ionesco affirmait que si Dieu a créé l'homme à son image, c'est donc que l'homme est un créateur. La création est la manifestation de son humanité et de sa divinité ou, plus exactement, de son aspiration au divin.

L'écriture est enfin, pour un auteur, l'affirmation de sa propre destinée, comme chez Camus qui affirmait que *créer c'est donner une forme à son destin*. C'est aussi l'illusion de survivre, de vaincre la mort, comme chez Michel Butor pour qui *chaque mot écrit est une victoire conte la mort*.

Cette passion pour l'écriture s'est accompagnée chez moi d'une passion pour la langue française. Je suis tombé amoureux de cette langue comme on tombe amoureux d'une femme. C'est une femme belle, fascinante, mais capricieuse quelquefois. Le choix d'une langue est d'abord une question d'affinité; c'est la rencontre, la conjonction, entre un système d'expression et une sensibilité.

Pour moi, le français appris à l'école et présent à la maison grâce à la bibliothèque de mes parents, correspond le mieux à ma propre sensibilité et m'offre un univers où je peux évoluer et m'exprimer avec aisance, sans jamais me détourner de ma langue maternelle que j'utilise au quotidien dans mon métier d'avocat et qui m'a permis de savourer les chefs-d'œuvre de la littérature arabe. La langue fait certainement partie de

l'identité d'un individu ou d'une collectivité mais elle constitue aussi un véhicule, un moyen de transmission, une passerelle. Les nombreux écrivains algériens qui ont écrit en français n'ont jamais renié leurs origines ou leur identité, ils ont plutôt adopté la langue française comme vecteur.

Cela dit, le choix de la langue française a aussi été pour moi une adhésion aux idéaux qu'elle véhicule. Toute langue est fille de son histoire. La langue française, porteuse des valeurs républicaines, nous offre une littérature où la liberté est omniprésente: Du Bellay, Montaigne, Montesquieu, Rousseau, Diderot, Voltaire, Molière, La Fontaine, Zola, Hugo, Lamartine, Camus, Sartre, pour ne citer qu'eux, ont, à travers leurs écrits, exprimé un refus de l'obscurantisme, et manifesté une liberté de penser et une insolence qui m'ont toujours touché, surtout dans notre monde arabe où les libertés sont hélas très souvent foulées aux pieds. Écrire en français est en soi un engagement, car cela implique que l'écrivain francophone perpétue une tradition et s'inscrit dans le prolongement d'une pensée libérale qui a notamment engendré le siècle des Lumières.

Être francophone, c'est aussi adhérer à un espace où l'on a en partage cette langue française et les valeurs qu'elle porte. La francophonie est, comme l'affirmait Charles Hélou, *un merveilleux instrument de dialogue interculturel* et ce colloque où cohabitent harmonieusement l'arabe et le français en est la meilleure illustration. Certes, la francophonie est en perte de vitesse et est confrontée à de nombreux défis, mais elle demeure vivante et féconde, et la démographie en Afrique devrait lui offrir, à l'avenir, une dynamique nouvelle...

J'en arrive au troisième volet de mon intervention : l'engagement. Je conçois parfaitement qu'un écrivain ne s'engage pas, qu'il préfère l'art pour l'art, l'évasion ou le silence à la défense des idées dans un contexte de plus en plus difficile où règnent la censure, l'autocensure, le politiquement correct et l'anarchie des réseaux sociaux. Pour ma part, j'ai toujours été très attaché à l'idée d'engagement qui a poussé Sartre à évoquer *la responsabilité de l'écrivain* et à inviter les auteurs à être *en situation* dans leur époque. Des auteurs comme Victor Hugo, Lord Byron, Gabriele d'Annunzio et les écrivains algériens, libanais ou palestiniens qui ont manié leur plume comme une épée pour dénoncer les crimes et les abus, correspondent à l'idée que je me fais de la littérature. Pendant la guerre des 33 jours au Liban, j'ai moi-même publié dans *L'Orient Littéraire* une page entière réunissant les textes de plusieurs poètes libanais, que j'ai intitulée *L'Honneur des poètes*, à l'instar du recueil publié clandestinement, sous l'Occupation, par les poètes de la Résistance française aux éditions de Minuit. Ce recueil avait d'ailleurs été critiqué par certains auteurs comme Benjamin Péret qui avait publié un pamphlet intitulé *Le Déshonneur des poètes*, considérant que *la poésie n'a pas à intervenir dans le débat autrement que par son action propre, par sa signification culturelle même* et qu'il n'appartient pas aux poètes de cesser d'être des poètes pour devenir des agents de publicité ou de propagande.

Dans mes livres où les thèmes de la liberté et de la résistance sont récurrents, je me suis toujours engagé en faveur d'idéaux et de valeurs, en évitant le piège de la politique qui

peut entraîner l'écrivain dans des aventures qu'il ne maîtrise pas. J'ai également essayé de témoigner, comme dans *L'École de la guerre* à propos de mon enfance pendant la guerre du Liban, ou dans *La Couronne du diable* à propos de la pandémie de Covid-19, en partant de ce questionnement d'Albert Camus: *Qui répondrait en ce monde à la terrible obstination du crime si ce n'est l'obstination du témoignage?* En devenant témoin, l'écrivain contribue à construire la mémoire, établit le procès-verbal des crimes ou des événements qu'il observe, et accuse les responsables en les démasquant.

Pris isolément, ces trois éléments – l'écriture, la francophonie et l'engagement – sont porteurs d'enseignements. Mais quand ils se conjuguent et s'articulent, ils prennent une dimension supplémentaire et offrent une grande cohérence. Car écrire en français, c'est déjà s'engager pour les valeurs véhiculées par la littérature française; c'est s'inscrire, comme je l'ai dit, dans une tradition qui est en soi une responsabilité puisqu'elle implique l'engagement et qu'elle nous impose d'être à la hauteur d'une cohorte d'auteurs qui ont utilisé la langue française comme *arme de dénonciation massive*. La francophonie en soi est également engagement puisqu'elle invite au dialogue, malgré les différences, et à surmonter les clivages pour bâtir ce que Saint-Exupéry appelait *la Cathédrale humaine*. Car la paix est également un combat, et la fraternité et l'égalité sont des idéaux aussi essentiels que la liberté.

Pour moi, ces trois composantes s'imbriquent donc pour devenir indissociables. Écrire est ma raison de vivre, une philosophie de vie; le français est un vecteur porteur de

Être un écrivain francophone engagé

valeurs universelles qui nourrissent ma pensée et mon combat; et l'engagement est le refus du fait accompli, de la médiocrité ambiante et des ténèbres organisées, non pour avoir bonne conscience mais pour servir la cause humaine et se débarrasser de ce que Gibran Khalil Gibran appelait les branches mortes pour aspirer à la renaissance.

Je vous remercie.